

**Conception : EM STRASBOURG**

---

**RESUMÉ DE TEXTE**

OPTION : TECHNOLOGIQUE

Mardi 12 Mai 2015, de 8 h. à 11 h.

---

Consignes :

Résumez en 400 mots le texte suivant.

Une tolérance de 40 mots est admise : le résumé devra être strictement compris entre 380 et 420 mots.

Les candidats doivent indiquer sur leur copie le nombre employé de 50 en 50 (marque dans le texte et en regard dans la marge), ainsi que le total exact à la fin.

Les correcteurs tiendront compte de la présentation de la copie et de la correction de la langue.

L'usage de documents et de tout matériel électronique est interdit.

L'obsession du temps, son accélération, semblent être aujourd'hui une évidence. Comment en sommes-nous arrivés là ? Le rôle de l'historien est de s'interroger sur les racines de cette perception du temps. Quand s'est-elle installée et pourquoi ?

Remontons au début du XIXe siècle. La plupart des gens vivent alors selon un rythme lent, un temps long dicté par la nature et par Dieu. Ils se lèvent avec le soleil, se couchent peu après lui s'ils ne prolongent pas la veillée au coin du feu. Les signaux auditifs sont donnés par la cloche de l'église, l'angélus du matin qui appelle à la consécration du temps nouveau qu'il annonce, et l'angélus du soir qui se veut temps de recueillement. Une plongée dans l'univers de Balzac fait sentir toute la lenteur de l'écoulement temporel, au fil des saisons. À Saumur, dans la maison d'Eugénie Grandet, la vie provinciale garde un rythme identique à celui des siècles passés, une sorte d'engourdissement, loin de l'agitation de la vie urbaine de son cousin. Dans *Le Député d'Arcis*, la petite ville d'Arcis-sur-Aube, malgré l'agitation liée à l'enfantement de son nouveau député, prouve la même lenteur.

Ce temps, solaire incontestablement, est-il encore celui de l'Église ? L'historien Jacques Le Goff a daté du XVe siècle la transition entre le temps de l'Église et celui du marchand. L'horloge municipale érigée à cette époque est un symbole et un instrument de pouvoir pour les négociants. Quatre siècles plus tard, les horloges municipales dans les villes grandes et moyennes se superposent toujours aux multiples cloches des églises et couvents. Mais seules les cloches de Dieu marquent le temps dans les villages qui rassemblent encore les trois quarts de la population ; là on ignore l'heure et on se contente des coutumes horaires qui rythment la vie quotidienne.

C'est entre les années 1820 et 1850 que le temps s'accélère vraiment sous les effets conjugués des transformations économiques et des nouvelles idées. C'est sans doute pour cela que les poètes se montrent alors particulièrement attirés par ce thème du temps qui passe, qui efface trop vite les souvenirs, du célèbre « Ô temps ! suspends ton vol ; et vous, heures propices ! / Suspendez votre cours » de Lamartine (*Le Lac*) jusqu'à la *Recherche du temps perdu* de Proust. « Jamais autant qu'au XIXe siècle, le temps n'était apparu comme aussi perceptible aux yeux de l'esprit, comme aussi assimilable par la pensée » (Georges Poulet). Quels sont les événements qui ont fait prendre conscience d'une accélération du temps ? Parmi ceux-ci arrêtons-nous sur trois d'entre eux. C'est d'abord le progrès des techniques qui rend omniprésent l'affichage de l'heure et l'élaboration d'un temps réglé, universel, rendu nécessaire par la vitesse des communications ferroviaires ou télégraphiques. Puis la volonté d'économiser le temps se répand dans le monde du travail, elle conduit à sa réglementation pour une meilleure productivité. Enfin, ce souci d'utiliser au mieux le temps gagne aussi les loisirs.

L'élaboration d'un temps réglé et universel est un processus lent qui s'étale sur l'ensemble du XIXe siècle. L'heure traditionnellement donnée par la nature et par l'Église devient une heure abstraite donnée par des machines que chacun peut posséder. Elle se révèle être un important enjeu de pouvoir.

Dès le XVIIIe siècle, les progrès techniques rendent les mécanismes plus fiables, la première manufacture de montres est lancée par Frédéric Japy à Beaucourt près de Montbéliard en 1772 et un pôle horloger naît à Besançon avec la création de la Fabrique nationale créée par Laurent Mègevand avec le soutien du gouvernement révolutionnaire. La montre descend dans la rue et les premiers agendas sont publiés. Il n'empêche que ce ne sont que les débuts. La diffusion de ces moyens de mesurer le temps s'élargit considérablement au XIXe siècle.

Les horloges publiques sont plus nombreuses dès le Consulat et la reconstruction post-révolutionnaire. Elles se multiplient ensuite au gré de mairies et gares qui fleurissent sous le Second Empire puis au début de la Troisième République. Dans la sphère domestique, les horloges à balancier deviennent courantes. Les témoignages enregistrés lors des procès impliquant de petites gens des campagnes révèlent qu'ils se rappellent un événement au quart d'heure près. Les prix des montres sorties des fabriques de Besançon ou de Genève baissent à partir de 1860. On peut alors acquérir une montre en argent pour 40 francs. Les soldeurs en proposent même à crédit.

Malgré tout, 40 francs équivalent à vingt à trente journées de salaire d'un ouvrier. Aussi la montre reste-t-elle jusqu'en fin de siècle le cadeau d'élection pour la première communion ou la réussite au certificat d'études primaires. Objet de convoitise, la montre tente aussi les voleurs ; c'est pourquoi est gravé à l'intérieur un numéro de fabrication que l'horloger consigne dans un registre, surveillé par la police. Emblématique de l'importance accordée aux instruments de mesure du temps, horloger est une profession respectée et chaque bourg rêve d'en posséder un. Hommes aux montres à gousset, femmes avec montre bijou en sautoir, chacun peut avoir la maîtrise individuelle du temps, d'autant que d'autres instruments se répandent pour gérer son temps grâce à la diffusion du réveil après 1860, la banalisation de l'agenda et la vogue des almanachs.

Un nombre croissant de gens ont donc accès à l'heure précise. Précise ? Comment est-elle réglée ? Sur le cadran solaire, ce qui signifie que chaque lieu a son heure. Pour pallier cet inconvénient, un règlement de Paris demande dès 1816 que soit adopté le « temps solaire moyen ». Les annuaires départementaux donnent les tables du temps moyen, indiquant l'heure que doit afficher une pendule ou une montre bien réglée les 5, 15 et 25 de chaque mois à midi vrai. Peu à peu s'impose la transmission de la bonne heure par les postiers car la poste aux lettres a sa propre horloge à partir de 1844, qu'elle règle bientôt sur celle de la gare. Car c'est bien le développement des chemins de fer qui fait éprouver la nécessité d'une heure précise et uniformisée sur le parcours du train. Les diligences se contentaient de l'approximation d'une demi-heure. Ce n'est plus le cas, car dès 1850 la vitesse moyenne des trains est de 60 km/h et les locomotives peuvent atteindre 100 km/h dès 1860. La coordination des correspondances pour les voyageurs et surtout celle des manœuvres de croisement impliquent la précision. Sur une ligne, la compagnie ferroviaire adopte le temps local moyen de son siège administratif. Solution encore imparfaite puisque chaque compagnie a son heure. La Grande-Bretagne est la première à adopter une heure nationale. En 1847, la British Railway Charing House recommande à toutes les compagnies d'adopter l'heure de l'observatoire de Greenwich, déjà utilisé par le Post Office. L'État n'en a pas pris l'initiative, le Parlement s'est contenté d'entériner en 1852. L'heure nationale ne s'impose que plus tard en Allemagne (1893) et en France (1891).

Le processus est lent et l'historien dispose de peu d'archives sur ce thème. À Bonnétable, en Sarthe, le maire prend un arrêté en septembre 1884 afin que les horloges de la ville soient réglées sur celles de l'intérieur de la gare, donc à l'heure de la compagnie ferroviaire. Ce n'est que le 5 novembre 1891 qu'elles sont réglées sur le temps de Paris. Un autre exemple montre la difficulté du processus. Les villes américaines de Boston et de New York ont chacune leur heure, avec douze minutes de différence, ce qui pose problème là où les transports les desservant se croisent. En 1881, la ville de Boston se rend à l'évidence : sa puissance est inférieure à celle de New York, elle s'aligne à regret. C'est ainsi que le nombre d'heures locales diminue progressivement en fin de siècle, par regroupements.

Il reste à résoudre la coordination internationale. Un guide touristique de 1864, *Les Bords du Rhin en poche*, donne un aperçu de ce qui attend les voyageurs en gare de Strasbourg : « On part à l'heure de Paris, et à cet égard, faire bien attention, car les horloges marquent sur leur cadran deux heures différentes, l'heure de Paris d'abord et ensuite l'heure de Strasbourg en avance de deux minutes. [...] À partir de Kehl, les horloges sont réglées sur l'heure allemande et avancent de trente-deux minutes sur l'heure de Paris. »

Il n'y a pas que les chemins de fer qui exigent une harmonisation des horaires. Le télégraphe dessert toutes les préfectures en France à partir de 1852, puis relie toutes les places européennes. Il est rapidement utilisé dans les relations d'affaires et les opérations financières. Le téléphone, inventé en 1876, exploité dès 1879, voit son réseau nationalisé en France dès 1889. Sandford Fleming, ingénieur en chef de la Canadian Pacific Railways Company, d'origine écossaise, propose de créer une heure universelle et pour cela d'établir des fuseaux horaires dessinés à partir d'un

méridien d'origine, de préférence neutre, situé sur l'océan. Venu spécialement à Dublin en 1878 pour la réunion de la British Association for the Advancement of Science, il n'est pas autorisé à lire sa communication. Airy (né en 1800), qui a introduit l'heure standardisée en Angleterre, a réussi à écarter Fleming par jalousie et par crainte que l'observatoire de Greenwich puisse perdre son monopole lucratif de la vente des éphémérides et cartes nautiques (*the charts*) utilisés par 80% des bateaux. En 1884, la conférence internationale du *Prime Meridian* adopte le système de l'heure universelle comptée à partir du méridien de Greenwich. Malgré tout, l'heure adoptée en France est celle de Paris en 1891, puis en mars 1919, «l'heure du méridien de Paris retardée de neuf minutes vingt et une secondes», autrement dit, l'heure de Greenwich. Cette formulation exprime tous les enjeux de pouvoir que représente la mesure du temps.

On peut apprécier diversement ces négociations pour un temps universel : s'étonner de la vigueur des susceptibilités et des enjeux de pouvoir ; s'étonner inversement qu'il ait fallu si peu de temps entre le moment où se fait sentir la nécessité et son aboutissement. Quoi qu'il en soit, cette diffusion d'un temps réglé, bien que très inégale selon les lieux, atteint tout le monde. Elle implique une vraie conscience du temps qui s'écoule, une accélération du temps par le fait de compter les minutes et les secondes. Elle ouvre aussi sur un élargissement du cadre spatio-temporel au monde entier.

Attardons-nous un instant sur l'enjeu de pouvoir. Dans les villes et villages de France, le maire et le curé se combattent afin que leur propre cloche impose son rythme. C'est la «lutte entre le curé qui réitère sa ferme volonté que la cloche de l'angélus vespéral soit la dernière de la journée» et le maire qui fait sonner plus tard la retraite ou couvre-feu afin de moraliser la nuit. «Au travers de ces conflits se joue la maîtrise des biorythmes de la communauté, celle de la gestion des temps du travail et du repos» (Alain Corbin). L'enjeu n'est pas purement symbolique, il touche la vie économique.

Réglementer le temps de travail pour l'économiser : voici le grand enjeu du XIXe siècle passé à l'ère industrielle. L'usine doit s'assurer une main d'œuvre stable alors que l'ouvrier fraîchement arrivé de sa campagne ou non, est volontiers absentéiste. Souvent, il ne revient que lorsque le besoin financier le taraude, après avoir fêté la Saint-Lundi.

Le problème ne naît pas avec l'usine. L'industrie qui se propage dans les campagnes du début du siècle, ou proto-industrie, associe à domicile l'agriculture avec le tissage ou la métallurgie en un travail sans répit, mais souple, agencé au gré des besoins de l'ouvrier. Bien souvent le fabricant qui ordonne et prend livraison de la commande n'obtient pas ce qu'il veut, ni en qualité ni en délai. Aussi les conflits sont-ils fréquents car s'opposent les plaintes des patrons sur la lenteur des rythmes et celles des ouvriers sur la faiblesse des salaires accordés.

Au-delà de ces raisons économiques évidentes, le besoin d'une réglementation est imposé par une nouvelle morale. Tous les théoriciens, en particulier les philanthropes, les économistes aussi bien que les premiers socialistes, s'accordent sur deux aspects. La richesse d'une nation provient de son travail agricole et industriel. La morale du bourgeois s'impose : tout son temps doit être consacré au travail, il y va de son prestige individuel. Il faut former dans cet esprit les jeunes des classes aisées. L'internat est le passage obligé, où la vie se déroule selon un temps militairement réglé. D'autre part, les théoriciens veulent aussi aider les pauvres à améliorer leur niveau de vie, non par l'assistance qui ne pourrait être qu'un remède temporaire, mais par la formation qui leur inculque des règles de vie, d'où l'attention primordiale portée à l'instruction primaire, de Guizot (1833) à Duruy (1867) jusqu'à Jules Ferry (1880). S'y ajoutent les conférences, les cours du soir, les manuels destinés à gouverner les esprits. Il existe de multiples collections destinées à la formation de la main d'œuvre : par exemple la «Bibliothèque populaire ou l'instruction mise à la portée de toutes les classes et de toutes les intelligences», vaste encyclopédie à bon marché créée en 1827, comprenant au total 200 volumes in-12 mis en vente à 30 centimes ; puis, sous le Second Empire, les «Manuels de morale et d'économie politique à l'usage des classes ouvrières». Outre

l'apprentissage du travail productif, il y a aussi celui de l'épargne, avec la création des caisses par Benjamin Delessert et le duc de la Rochefoucauld-Liancourt. L'épargne elle-même sensibilise au temps puisque les dépôts dans les caisses d'épargne rapportent au taux de 4% l'an.

C'est surtout le travail qui se soumet au rythme de la montre. Il faut abandonner le temps poreux d'autrefois, le labeur interrompu de multiples pauses. Dans l'usine, la mécanisation de la fabrique a pour conséquence l'invention de nouvelles normes de comportements. Il faut mettre les ouvriers au travail de façon continue : les obliger à respecter des horaires, à maintenir une assiduité soutenue, à rester à leur poste de travail en contrôlant leurs déplacements. Sous la surveillance de la hiérarchie, les infractions sont sanctionnées par les amendes.

Les horaires fixes de travail s'imposent. L'usine ouvre et ferme ses portes à une heure déterminée. En son sein, l'heure devient une unité de travail. Cette perception de la valeur du temps se traduit par le calcul du temps nécessaire aux opérations à effectuer. Bien avant que la taylorisation ne soit inventée et pénètre en France, on exige déjà du rendement assorti de présence. Ainsi les faïenciers du Nivernais, qui étaient pourtant déjà payés à la pièce et géraient leur travail comme ils l'entendaient, se voient contraints à partir de 1880 à des horaires de présence. «L'ouvrier doit être au travail à 6 heures du matin ; il peut prolonger son travail autant qu'il lui convient» (Guy Thuillier). Le processus est le même pour les mineurs de Carmaux. L'assiduité vise à une production plus régulière, quotidienne. De la même façon, tous les horaires des administrations, des Bourses, des marchés et foires sont officiellement réglementés.

Cette exigence de productivité va de pair avec la diminution des heures de travail que les ouvriers n'ont de cesse d'obtenir. La législation sur la durée du travail des enfants, mue par l'action des philanthropes, s'attache d'abord à protéger les enfants. La loi du 21 mars 1841 interdit tout travail aux enfants de moins de huit ans, et le travail de nuit à ceux de moins de treize ans, elle limite la journée de travail à huit heures pour les huit-douze ans et à douze heures pour les douze-seize ans. À partir de ce moment, la revendication ouvrière sera constante. Elle convainc le gouvernement provisoire qui, en mars 1848, accorde la limitation de la journée de travail à dix heures à Paris et onze heures en Province. Révélatrice de la différence de perception du temps selon les lieux et les catégories d'ouvriers, la réaction du milieu rural est très négative face à cette mesure. Il ne comprend pas la nécessité d'un temps contraint avec son corollaire, l'obligation de rendement. Il en va de même lorsque le repos obligatoire du dimanche est décidé (lois de 1880 et 1906) : les résistances sont nombreuses. Pourtant, cette réduction du temps de travail et l'augmentation des rendements horaires ne cessent plus. Sous la Troisième République, on passe de soixante-six heures hebdomadaires à la journée de huit heures en 1919 et, suite à l'introduction du taylorisme, à la semaine de quarante heures en juin 1936 avec les congés payés.

Le monde ouvrier n'est pas le seul à entrer dans l'engrenage du temps contraint. Il en va de même des élèves dont l'emploi du temps est rempli de façon à ne laisser aucun temps libre aux rêveries malsaines. Malgré tout, ces enfants ont besoin d'une détente et de longues vacances estivales leur offrent l'occasion de se refaire une santé. Et c'est sans doute ce modèle qui incite les ouvriers à réclamer un rythme analogue.

Y a-t-il intériorisation progressive par les salariés de l'obsession utilitariste du temps ? Beaucoup le pensent, toutefois on note que les ouvriers renâclent à chaque étape de l'organisation du temps de travail. Les ouvriers s'opposent pendant tout le XIXe siècle à l'introduction de la mécanisation : soit par peur de perdre des emplois, soit par crainte de la déqualification, on oppose alors la machine au savoir-faire traditionnel.

La mesure du temps ne reste pas cantonnée à l'activité laborieuse, elle s'introduit dans le temps libre et acquiert même une présence insistante dans certains loisirs.

Le temps disponible s'accroît grâce à l'éclairage. Les bougies de cire étaient très onéreuses, les lampes à huile ne donnaient qu'une faible lumière. Aussi la plupart des gens restaient-ils au coin du feu, pour les veillées villageoises. Dès 1845 se répandent les lampes à pétrole à la lueur plus vive,

puis c'est l'éclairage au gaz qui équipe les écoles, bureaux et usines. En extérieur, les becs de gaz rendent les rues nocturnes plus hospitalières.

À cette dilatation du temps quotidien s'ajoute maintenant un temps de non-travail, celui des congés payés. Ceux-ci apparaissent en 1853 pour les agents civils de l'État qui peuvent demander jusqu'à quinze jours sans diminution de leur salaire ; et en 1862 pour les militaires. Certains ouvriers commencent à en bénéficier à la fin du XIXe siècle avant que la loi de 1936 ne généralise les congés payés. Parallèlement, les vacances scolaires sont vues comme une nécessité médicale. La chaleur de l'été transforme la salle de classe en vivier de bactéries et l'Académie de médecine recommande l'envoi des enfants à l'air libre, ce qui aboutit à la fin du siècle à une extension des vacances d'été qui ne commençaient que le 15 août depuis le Second Empire.

Tout ce temps libre conquis peut être utilisé individuellement, à l'image des temps morts d'autrefois. Il fait partie des loisirs qu'Alain Corbin définit moins comme un temps spécifique que comme l'invention de l'usage de ce temps particulier libéré des obligations et autres contraintes. De multiples occasions de divertissement s'offrent : cafés et restaurants, cabarets, promenades nocturnes, lectures individuelles. Mais au XIXe siècle, ces loisirs inquiètent les penseurs sociaux : crainte montante de l'alcoolisme, méfaits de la lecture sur les jeunes filles (que l'on pense au procès fait à Flaubert pour *Madame Bovary*). Afin d'éviter les mauvaises distractions aussi bien que l'oisiveté, mère de tous les vices, des tentatives sont faites pour organiser les loisirs des enfants et des travailleurs, pour leur proposer des activités alliant détente et apprentissage de la discipline : sociétés de musique (chorales, orphéons...) du deuxième tiers du XIXe, sociétés de gymnastique en fin de siècle. Ces deux activités supposent l'apprentissage de la maîtrise du corps et de l'esprit, et celle du temps.

Dès le XIXe siècle les activités de loisirs sont gagnées par le souci du temps, elles dénotent une exigence d'exactitude, une omniprésence de la montre : on voit les horloges trôner dans les piscines ou les salles de gymnastique nouvellement construites. Prenons deux exemples, celui du sport et celui du tourisme.

Sous la monarchie de Juillet naissent les premières organisations de rameurs, citadins passionnés de construction nautique et de calcul. Ils se livrent à des courses chronométrées sur la Seine. Les commentaires publiés par la presse montrent que l'enjeu porte sur la technique et la qualité des bateaux qui doivent répondre au souci de vitesse. Souci d'autant mieux marqué qu'on ne parle pas de la distance parcourue ni de la vitesse mais seulement du temps mesuré en minutes et secondes. Ces compétitions conduisent à l'organisation d'un calendrier des rencontres, avec une progression de l'entraînement des sportifs afin d'améliorer les performances. Les courses de vélocipèdes organisées dès la fin des années 1860 sont structurées autour de clubs semblables. L'engouement pour le vélo s'inscrit dans une nouvelle logique, celle de la recherche de la performance humaine. «Griserie de l'impossible, porte ouverte au-delà des limites humaines, la vitesse formule magique et mystérieuse, que l'on tente de déchiffrer sur tous les continents à partir du moment où se répand l'usage du chronomètre vers 1845, envoûte le genre humain dès que la compétition est codifiée» (Pariété et Billouin). Cette recherche de la vitesse, de l'homme luttant contre le chronomètre dans les courses de vélocipèdes, on la retrouve dans la nouvelle épreuve de cent mètres masculin (l'Américain Thomas Potter en 1884 et le Français André Tournon en 1891 le couvrent en onze secondes), tout comme dans la création du record de l'heure à vélo par Henri Desgrange, fondateur du Tour de France (de 35,3 km en 1903).

Comparés aux Guides bleus Hachette, les Guides Michelin sont obsédés par la mesure du temps. Michelin aide le touriste à bien choisir ses sites sans perdre son temps à hésiter entre des sites hiérarchisés par leur intérêt ; il étudie les temps de déplacement en voiture, indique le lieu de stationnement le mieux adapté, puis le temps de visite. Ainsi par exemple le Guide bleu de Rouen prévoit une visite de trois jours, sans précision ; le Guide Michelin prévoit une visite rapide des principaux sites en trois heures et demie, ou une visite complète en un jour et demi. Stephen Harp

pense que le passage des usines Michelin au taylorisme a rendu la firme attentive à la gestion du temps du touriste.

Ces deux exemples dévoilent incontestablement la pénétration du souci du temps et de la vitesse dans les loisirs, individuels ou collectifs. Toutefois, les exemples pris, excepté pour la course à pied accessible à tous, exigent des capitaux et sont donc réservés à une élite fortunée. Leur nombre est nettement inférieur à celui des pêcheurs à la ligne, distraction en vogue à la fin du siècle. Or les pêcheurs n'ont pas l'obsession du temps !

Ceci conduit à souligner la diversité des rythmes. Certes, le XIXe siècle est celui du passage d'un temps solaire et religieux à un temps mécanique, d'un temps poreux à un temps contraint. Mais ce passage intervient avec des temporalités très diverses selon les catégories sociales, chaque groupe a son temps collectif ; temporalités diverses aussi selon les lieux, en particulier les décalages sont nets entre les villes et les campagnes.

La conscience aiguë du temps qui s'écoule se double dorénavant de la volonté d'utiliser à plein le temps disponible, pour un travail productif, pour les loisirs organisés au mieux. Vivre pleinement chaque seconde : c'est ce qu'exprime Baudelaire en 1857.

*Trois mille six cents fois par heure, la Seconde  
Chuchote : Souviens-toi ! - Rapide, avec sa voix  
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,  
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde !*

*Remember ! Souviens-toi ! prodigue ! Esto memor !  
(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)  
Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues  
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or !*

Baudelaire, extrait de «L'horloge», *Spleen et idéal*, LXXXV, *Les Fleurs du Mal*.

Nadine Vivier, «La conscience du temps. Les mutations de la perception du temps aux XIXe et XXe siècles», dans *Où est passé le temps ?*, Folio essais, 2012.

